

1895
775/111
Nekr M

0054



PAROLES PRONONCÉES

AU

SERVICE FUNÈBRE

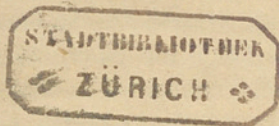
DE

Monsieur ALBERT MOUSSON

ancien Professeur à l'Université de Zurich

et à l'École Polytechnique fédérale,

DÉCÉDÉ LE 6 NOVEMBRE 1890.



ZURICH.

Imprimerie Ulrich & Co. im Berichthaus.

1890.

Esaië 40, 25—31.

Nous sommes assemblés pour rendre les derniers devoirs à M. le professeur Dr. Albert Mousson, né le 17 mars 1805, décédé le 6 novembre dans la 86^{me} année de son âge.

Nous déposons dans la tombe la dépouille mortelle d'un homme qui a fourni une pleine, utile et noble carrière, et qui, après avoir pris sa retraite pour cause de santé, a continué de consacrer à la science jusqu'au dernier moment les forces intactes de son esprit et de son cœur.

Il était fils de l'illustre chancelier Mousson, et le frère cadet de l'éminent bourgmestre zurichois, qui l'a précédé de vingt ans dans la tombe. — En sortant de Hofwyl où il avait passé quatre ans, Albert Mousson étudia à Berne, à Göttingue et à Paris. C'est dans cette grande ville, que sous la direction des maîtres les plus distingués il devint lui-même un homme de science, non seulement par la somme des connaissances acquises, mais surtout par le développement de l'esprit de clarté, de précision, de méthode, qui a été le flambeau de sa carrière scientifique. — De retour à Berne, il vit bientôt sa carrière brisée par la révolution de 1830, et il vint à Zurich, où une partie de sa famille était établie. On lui offrit à l'École cantonale, récemment fondée, une modeste place de professeur de mathématiques; on lui demanda

aussi peu après des leçons de physique. En 1834 il se fit agréger à l'Université pour cette science et reçut au bout de deux ans le titre et la place de professeur extraordinaire; enfin en 1855 lors de la fondation de l'École polytechnique, il y entra en qualité de professeur de physique expérimentale. Il quitta alors l'École cantonale; mais il resta membre de l'Université, où il devint aussi professeur ordinaire, consacrant désormais toutes ses forces aux deux établissements supérieurs d'instruction jusqu'en 1878. Lorsqu'il donna sa démission, il avait enseigné la physique pendant plus de quarante-cinq ans.

A l'origine toutefois, il n'avait pas abordé sans appréhension l'enseignement d'une science qui lui avait été jusque-là presque étrangère. Mais il s'était mis à cette étude avec une telle énergie, avec un esprit d'analyse si puissant, une intelligence si sagace, qu'il avait triomphé de toutes les difficultés. La physique devint sa science de prédilection; elle finit par prendre dans ses préoccupations intimes la place de la géologie, qu'il avait cultivée dans de nombreux voyages, et qu'il a enrichie de travaux, dont on parle encore aujourd'hui. C'est donc surtout dans la science physique qu'Albert Mousson s'est fait une réputation de savant, soit par le manuel riche, précis et clair dont il publiait, il y a quelques années, la 3^{me} édition, soit par la supériorité incontestée de ses leçons, suivies avec fruit par des générations d'étudiants de tout pays et de toute langue. Un grand nombre d'entr'eux ont reçu de lui le feu sacré de la science, de précieux encouragements, des directions utiles. Non seulement il a eu des disciples qui lui font le plus grand honneur; des deux côtés de l'océan, des

naturalistes, des médecins, des maîtres, se louent des conseils et de l'appui moral qu'ils ont reçu de leur sympathique professeur. — Les corps enseignants de l'Université et de l'École polytechnique n'appréciaient pas moins hautement ses mérites. On se louait de l'urbanité et de la distinction de son commerce, de la bienveillante équité de ses jugements, et du soin avec lequel il relevait toujours le bien. Aussi les recteurs de nos établissements supérieurs, cantonal et fédéral, m'ont-ils chargé d'exprimer en leur nom sur la tombe du vénérable professeur que nous pleurons, leurs sentiments de gratitude, de haute estime et d'affectueux souvenir.

Naturaliste dans l'âme, Albert Mousson a toujours donné l'attention la plus sérieuse à l'activité scientifique de ses collègues au près et au loin. Longtemps il forma avec ses illustres amis, Arnold Escher de la Linth et Oswald Heer, le brillant trio des naturalistes zurichois. Des liens intimes l'unissaient aux savants de Berne, de Bâle, de Neuchâtel, de Lausanne et de Genève. Il ne fraternisait pas seulement avec ses contemporains, il accueillait avec empressement les jeunes et les nouveaux venus. On sait qu'il prit une grande part aux travaux de la Société suisse des sciences naturelles; il provoqua lui-même la formation de la Société météorologique, dont il fut longtemps le président et le zélé collaborateur. Il fut aussi un des membres fondateurs de la Section suisse de la Société internationale pour l'exploration et la colonisation de l'Afrique. Du reste il ne serait pas possible d'énumérer ici tous ses travaux; il suffit de dire qu'Albert Mousson ne cessait de se tenir au courant des progrès et des découvertes dans les sciences naturelles, non

seulement pour les branches spéciales, auxquelles le vouait son devoir, mais aussi dans les domaines qui semblaient devoir lui rester étrangers. Même après sa démission de professeur, il continua d'appartenir de cœur à la science. Ses forces diminuant, il se défit peu à peu, sans précipitation, des charges devenues trop lourdes pour lui; mais il ne renonça point à l'étude. Dans sa retraite, il a concentré toute son énergie sur un point: il voulait achever sa collection de coquilles d'eau douce, qu'il avait commencée à l'âge de 9 ans et dans laquelle il avait réuni à la longue de 6 à 7000 espèces. Il en entreprit la revue sérieuse et le catalogue raisonné. Cet important travail, très fatiguant, qui exigeait un effort considérable et prolongé, souvent interrompu par des maladies graves, a pu s'achever au complet, et fait désormais de cette collection un véritable monument pour son auteur, de même qu'un ornement pour le Polytechnicum, auquel il est destiné.

Cette carrière qui témoigne d'une vive intelligence, d'une mémoire forte et sûre, d'une grande application au travail, d'une rare énergie, d'un souci jaloux de l'œuvre à accomplir, est loin de représenter toute la vie d'Albert Mousson. Nous aurions à parler ici de la délicatesse de son caractère, de sa distinction de parfait honnête homme, chez lequel il n'y avait pas l'ombre de fausse prétention ni de pédanterie. On pouvait vivre longtemps avec lui sans se douter qu'il fût un savant de profession. Par contre il faisait des frais et savait se prêter aux préoccupations de ses interlocuteurs. C'était un homme de cœur, une âme ardente, qui se mettait avec feu aux choses qu'il avait à faire, et qui s'oubliait pour ses amis.

Dans les luttes de parti, il aurait eu quelque âpreté; mais se tenant à l'écart de la politique militante, il ne se distinguait que par un patriotisme ardent et par un scrupuleux accomplissement de ses devoirs civiques. Un des derniers regrets qu'il ait exprimés, a été, le 25 octobre, de ne pouvoir prendre part à la votation fédérale. — Ce n'est pas ici le lieu de dire ce que furent pour lui les liens de la famille, de la parenté, de l'amitié, et la persévérance, avec laquelle il savait les entretenir.

Nous devons cependant jeter un coup d'œil sur la sphère la plus intime de ses sentiments et de ses préoccupations. La science n'avait pas eu pour effet de lui rendre étrangère la pensée d'un Dieu créateur et ordonnateur de l'univers; il comprenait la parole du prophète:

Levez vos yeux en haut et regardez!
Qui a créé ces choses?
Qui fait marcher en ordre leur armée?
Il les appelle toutes par leur nom;
Par son grand pouvoir et sa force puissante,
Il n'en est pas une qui fasse défaut.
Ne le sais-tu pas? Ne l'as-tu pas appris?
C'est le Dieu d'Eternité, l'Eternel,
Qui a créé les extrémités de la terre.

Comme son ami Oswald Heer, il aimait à reconnaître dans l'ordre et l'harmonie de l'univers la révélation de la pensée qui les avait conçus. La religion était pour lui une fonction nécessaire et sacrée de l'âme et de l'esprit humain, et il la professait aussi sans fausse honte comme sans servilité.

Lorsqu'une maladie grave et pénible l'atteignit au milieu de son activité et le jeta pour longtemps sur

un lit de souffrances, des questions d'une nature nouvelle s'imposèrent à son esprit: Il s'agissait de savoir si la pression douloureuse qui l'étreignait, était l'effet d'un pouvoir aveugle, d'une puissance indifférente, ou bien la main de Dieu, sous laquelle il devait courber humblement la tête. Il était exposé à se dire:

Ma destinée est cachée devant l'Eternel.

Mon droit passe inaperçu devant mon Dieu.

Il lui fut donné alors et de plus en plus de se savoir sous la juste étreinte de Dieu, et de croire qu'il avait affaire à celui qui voit et comprend les souffrances de sa créature, mais qui ne laisse pas de les infliger pour la réalisation de ses insondables et sages desseins.

Un esprit de cette trempe ne pouvait rester en chemin. Il avait besoin de comprendre, de voir clair, d'asseoir désormais sa pensée sur la base invisible des rapports de Dieu avec le monde et avec chacune de ses créatures. L'effort consacré à la solution de ce problème a été dans ces 10 dernières années le travail le plus intense de celui que nous pleurons. Sa pensée était sans cesse en quête de la solution. Il cherchait la clarté. Souvent il croyait avoir trouvé; puis le problème se présentant sous de nouveaux aspects, tout était à refaire; l'édifice semblait ne pouvoir être achevé. Il tenta d'écrire la genèse de ses idées; il dût y revenir à plusieurs reprises, souvent découragé. Il y a un an, il termina cette intéressante profession de foi, toute palpitante des efforts de pensée, des luttes, des aspirations, des espérances et des déceptions de son esprit; toute pleine aussi des clartés nouvelles qu'il avait acquises par la contemplation plus assidue des choses qui ont été révélées. S'il avait dû

reconnaître qu'on ne peut sonder comme l'univers « l'intelligence divine », il avait saisi que c'est *Dieu qui donne la force*. . . .

Tandis que le travail de sa pensée se perpétuait ainsi sans arriver à la perfection, il s'en poursuivait un autre dans les profondeurs de son âme. Aux prises avec des souffrances croissantes, en présence d'une réalité très sombre et sans espoir de guérison, il apprenait peu-à-peu, déjà depuis longtemps, la pratique de la foi candide dans le Dieu trois fois saint, notre Père céleste. Il était amené à se fier comme un enfant à la justice et à la miséricorde divines, dont il redoutait et aimait à la fois les insondables profondeurs. C'est là ce que lui disait l'Évangile de notre Seigneur Jésus Christ. C'est là aussi ce qui a renouvelé en lui les forces de l'homme intérieur; ce qui l'a rendu capable de supporter ses maux avec une entière soumission, sans murmure, et de déployer jusqu'au bout en faveur des siens, on peut le dire, d'une manière croissante et toujours plus pure la richesse de ses dons naturels, les qualités de son esprit et de son cœur. Il n'exhalait jamais de plainte, et ne montrait aucune amertume. Il rendait sa souffrance supportable à autrui par sa force d'âme, et l'art avec lequel il détournait de lui l'attention. Il témoignait son affection par toute sorte d'égards et sa sérénité reparaisait dès que la douleur devenait moins aiguë, même dans les plus mauvais jours. Avec cette foi enfantine, il a pu être rendu capable de se préparer librement et complètement à la mort, de parler sans effroi du départ, d'ordonner toutes choses pour le temps où il ne serait plus, et de s'en remettre, pour tout ce qui l'attendait, à la miséricorde parfaite qui s'est ré-

vélée à nous dans le Crucifié. On a pu voir en lui que « ceux qui s'attendent à l'Éternel retrouvent de nouvelles forces » au milieu de la faiblesse et du déclin.

Voilà ce que cette vie dit à nous tous. Il s'agit avant tout de chercher sans retard le sein du Père. C'est là le vrai, le seul commencement valable pour toute l'activité terrestre et éternelle. Et pour ceux qui pleurent, il ressort de cette vie, où la fidélité de Dieu s'est montrée, la précieuse assurance qu'ici bas nous n'avons que le commencement, que l'achèvement est ailleurs :

Ah ! pourquoi l'amitié gémirait-elle encore
Sur ceux qui, dans l'exil comme nous dispersés
D'un jour consolateur ont vu briller l'aurore,
Et que vers Canaan, Dieu lui-même a poussés.
Affranchis avant nous du mal qui nous dévore,
Ils ne sont pas perdus, ils nous ont devancés.

Encore quelques jours sur la terre,
Encore quelque peu de misère,
Et vers mon Dieu, mon âme se rendra.
Je vois déjà la fin de la carrière,
Où pour toujours le combat cessera.

Encor quelques maux, quelques larmes,
Quelques travaux, quelques alarmes,
Et quelque temps de tristesse et d'erreur ;
Puis je verrai les ineffables charmes
De ce jour où règne le Seigneur.

